

Infection

Épisode 1

Rappel :

1. Respectez le droit d'auteur. Sachez que c'est un droit hérité à la création d'une œuvre. Le travail fournit appartient à l'auteur.
2. Ne plagiez pas. Le plagiat est interdit.
3. Ne modifiez pas le/les œuvres. Par respect pour le travail de l'auteur, ne le modifiez pas !(notez que c'est assez lié au **plagiat**)
4. Si vous devez publier le/les œuvres sur un site externe, merci de préciser le nom de l'auteur ou le site source.

Et si toutes les contagions que l'espèce humaine ait connues avaient, au départ, débuté par un simple virus. Le rhume par exemple. Bénin dans la majorité des cas tant qu'on se soigne correctement. Quand on y réfléchit, le rhume est une sacrée saloperie. Je me souviens de l'époque où je me négligeais. J'en attrapais souvent. Ça commence par vous gratter à la gorge. Là vous savez que vous allez en avoir un d'ici quelques jours. Tout doucement, vous éternuez plus fréquemment. Vous vous mouchez et c'en est à tel point que vous prenez souvent votre petit paquet de mouchoir pour « être sûr » de ne pas être dérangé. Puis assez vite, votre nez se bouche au point de vous empêcher de dormir. Cette bataille psychologique que votre corps livre joue sur votre moral. Vous ne dormez plus, vous êtes fatigué et votre seconde narine se bouche aussi. À vous rendre dingue. Si vous avez de la chance, les narines se bouchent l'une après l'autre, vous laissant malgré tout respirer quelque peu. Maintenant, ce n'est plus le cas. S'il y a bien une chose à laquelle je pense maintenant, c'est à mon hygiène. Du moins, celle qui aura affaire directement avec les entrées sensibles aux bactéries en tout genre. Le nez, la bouche, les yeux... vous avez saisi ?

Bob, lui, ne faisait pas toujours attention à son hygiène. Et ce n'est pas faute de lui en avoir parlé. « Bob, tu devrais te laver les mains avant de manger ton écureuil avec les doigts.

- Bah quoi ? J'ai faim !

- Tu penses à la saloperie que tu pourrais choper avec des mains aussi dégueulasses ? T'as vu tout le sang ?

- Arrête de geindre ! Il est sec, ce putain de sang. Et il a déjà quelques jours. Y'en a plus tant que ça.

- C'est pas une raison ! T'as touché des morts avec, t'as gratté la terre derrière la station service parce que MONSIEUR pensait qu'il y avait une arme.

- Et alors ? Y'avait forcément une arme ! Cette station avait fait l'objet d'un braquage un peu avant l'apocalypse. Jamais ils ne l'ont retrouvée. J'étais sûr que c'était le seul moyen pour le braqueur de l'avoir bien planqué.

- Dis plutôt que c'était toi le braqueur...

- Répète un peu pour voir !?

- Hey calme-toi ! J'ai trouvé ça plutôt osé d'avoir enterré ton flingue.

- Oui c'est vrai. J'allais me faire pincer de toute façon. Sans arme c'était mieux. Et puis je l'aurais récupérée plus tard...

- Mais y'avait que dalle !

- Je me suis trompé de station je t'ai dit !

- Bref. Lave-toi les mains »

Il les a lavées, finalement. Mais malgré mes incessantes tentatives pour le mettre en garde, il a chopé un rhume. Ha ça, quand on vit de petits campings sauvages, à traîner dans les restes d'un monde en ruine, on peut être sûr d'en choper, des rhumes. Et c'est ce foutu rhume qui a buté Bob. On était caché dans un vieux « supermarket », près d'une bourgade aux allures de ville. Et son lot de morts-vivants. Trois d'entre eux étaient rentrés dans le magasin alors qu'on fouillait les étagères à la recherche d'une moindre denrée consommable. Sûrement que nous faisons trop de bruits ou on a joué de malchance. Pas un bruit depuis que nous les avons vus. Bob m'avait rejoint près de la caisse à l'arrière boutique. Nous nous apprêtions à fuir quand un mort s'est pointé tout près de nous. Nous le regardions, calmement. La porte était juste derrière lui. Ces saloperies pouvaient se montrer fragiles, dès que de la chair fraîche gigote devant eux, ils détalent plus vite qu'un guépard. Et Bob a éternué. C'est ça qui l'a tué. Un putain d'éternuement. En un clin d'œil, il avait la gorge dégoulinante de sang. Ha ça, c'était moche. Je suis parti en prenant son sac. J'ai barré la porte et j'ai fui. Bob hurlait de

toutes ses cordes vocales, qui devaient être à nues maintenant. Le grincement d'une vieille porte en bois, c'est une blague d'enfant à côté du frisson que ce cri vous procure.

Et si l'infection qui anime les morts, au départ, c'était juste un rhume ?

Les morts-vivants me rappellent beaucoup les vivants qui en ont un. Ils ont l'air jaloux de ceux qui ne sont pas touchés par ce virus. Eux ne dorment pas bien la nuit. La journée leur est difficile à soutenir. Et le soir, quand vient le repos du guerrier, ce foutu rhume les empêche de dormir. Ça ne vous rendrait pas dingue, vous ? Les morts, eux, ont l'air fou. Dès qu'ils vous voient, ils se ruent sur vous avec tant de haine. La haine que vous soyez sain. Ils veulent vous contaminer. Leur bave écumeuse vous rappelle à quel point elle est chargée en microbes. Et pas des petits microbes. Des trucs à vous exploser les yeux de la tête au moindre contact. Et tout le monde sait qu'une maladie se propage plus rapidement en contact direct avec votre intérieur. Le nez, les yeux, la bouche... une plaie béante et bien juteuse de rouge. C'est cette haine que je perçois quand l'un d'eux attrape un vivant. Bob par exemple. Le mort qui l'a mordu avait tant de rage pour verser sa bave dans une plaie fraîche et profonde. La suite, on l'imagine facilement. Je n'assiste jamais à cela. Je fuis toujours. Mais les cris qui vous hantent, eux, vous parlent. Ils vous disent que le mort, sachant sa victime perdue, se jette sur les morceaux les plus tendres et les plus éloignés de leur première attaque. Tendres, parce que ce sont les morceaux les plus chargés en sang « sain ». Peut-être que le mort espère se sentir moins malade en consommant de la chair et du sang sains ? Et plus profonde et leur source de cure, meilleur en est l'effet.

Les plus éloignés de leur première attaque, parce que, vif comme il est, le mort se dit sans doute instinctivement qu'il a le temps de consommer un homme sain avant que la souillure qu'il lui a transmise n'atteigne tout le corps. C'est cette rage que je vois, dans leur regard. Ils titubent toute la journée, paraissent se prélasser au soleil, au vent, à la pluie. Ils titubent ça et là. D'un bout à l'autre d'une rue, le long d'un pont, au bord d'une rivière. Leur décès manifeste mis à part, ils ont l'air de prendre soin d'eux. Comme si le virus qui les atteint allait devoir fournir plus d'effort pour les contrôler s'ils se « soignent ». Et dès que vous vous montrez.... Imaginez-vous, malade à en crever et que vous tombiez inopinément, marchant détendument dans un coin agréable, sur LE remède miracle. Celui qui vous rendra la santé. Vous feriez quoi ? Seul, vous y allez comme une furie. Mais à un rythme moins soutenu que si vous aviez 2-3 de vos congénères près à en prélever leur morceau. Là, vous courrez vite. Pour sauter sur le morceau le plus tendre.

Ils sont malades, ces zombies.

J'y réfléchissais un instant. Et s'ils étaient malades ? Pour de vrai ! Malade à en crever. Leur haine, leur désir de vous dévorer, leur air inoffensif la journée. Le soir, c'est autre chose. Ils sont plus actifs, ils flairent, ils fouinent. Ils chassent. La nuit, ils ne peuvent pas se prélasser comme ils le font la journée. Alors, quitte à en crever, autant se donner à fond pour s'occuper dans les moments difficiles. « Ils ont un putain de rhume, ces enculés » avais-je dit à Rosa. Rosa, c'était mon petit rayon de soleil dans toute cette merde. Inespéré en ces temps difficiles. Après tout, quand les villes sont pleines de vivants, vous pourriez chercher des années sans jamais trouver votre âme-sœur. Alors pourquoi cela arriverait-il quand les villes sont en feu, les campagnes à sang et que le seul vivant que vous croisissez veut votre mort. Imminente. Rosa, c'était une vraie survivante. Vraie de vraie. La même tique sur

l'hygiène, je pense, je l'ai tout de suite affectionnée. Non pas parce que mon instinct masculin me dictait de prendre le moindre humain possédant des attributs féminins, non. Mais parce que quelque part, elle me ressemblait. Et je n'aurais jamais pu supporter survivre avec quelqu'un d'aussi négligeant que Bob. Je me souviens de ma première rencontre avec Rosa. Je trainais dans un immeuble abandonné en bordure de ville. Je fouinais dans les appartements, espérant en trouver un convenable pour la nuit. Tandis que je finissais de vider le placard de l'un d'eux, j'ai entendu un fracas dans les escaliers de sortie de secours. En ouvrant, j'entendais grogner et quelqu'un monter en toute hâte vers les étages supérieurs. Vers moi. Je restais attentif, attendant de savoir qui allait arriver, un visage blanchi par la peur et humide de sueur sur lequel venait se coller une mèche de cheveux. Sa chevelure sombre avait des demi-boucles. Le teint bronzé me fit croire qu'elle était sûrement issue d'une famille mexicaine. Je l'ai attrapée au vol, la soulevant du sol. Je l'ai jetée doucement à l'intérieur de l'étage où je me trouvais et j'ai verrouillé la porte. Quelques instants plus tôt, j'avais fouillé la salle du concierge et y ai trouvé le passe-partout. Le mort grattait à la porte, la cognant et la reniflant. Rosa me regardait à moitié choquée et essoufflée. Moi, je gardais les mains levées, le plat vers elle avec l'air le plus rassurant du monde. Je me suis avancé lentement et lui ai tendu une main. Elle l'a regardée d'un air scrutateur comme si elle jugeait de sa propreté. Elle leva l'une des siennes d'un air désolée. En la posant dans la mienne, j'ai senti sa moiteur accompagnée de morceaux de terre et de brindilles. Mais ce n'était pas grave. Pour l'heure, nous devions courir.

Les personnes saines sont-elles vraiment si sectaires ?

Après notre première rencontre, nous nous sommes dirigés vers un immeuble voisin, moins exposé. Nous y avons trouvé le double de mon équipement, déjà conséquent et tout le nécessaire de survie pour l'hygiène. Nous nous sommes installés dans un appartement en bout de couloir, la porte de sortie de secours juste à côté. Nous avons établi une cloison en empilant des meubles des appartements annexes pour ne garder que notre porte et la sortie de secours. En cas d'attaque, nous aurions le temps de nous évader. L'appartement était pratiquement intact. À l'exception des corps qui y étaient restés. Nous les avons évacués par le balcon, ouvert toutes les fenêtres pour aérer les pièces du vent de fin de journée. Étant assez haut du sol, nous pouvions nous permettre d'ouvrir les pièces sans risquer qu'un mort s'invite. Rosa s'est assise sur une chaise, à table, dans la cuisine de l'appartement. Elle faisait face à la fenêtre ouverte. Depuis son attaque, son corps s'était refroidi suffisamment pour laisser à la sueur de sécher. Elle avait repris des couleurs et semblait plus apaisée. Elle n'avait rien dit depuis notre fuite. Je me suis approché avec un sac. Une fois assis, j'ai sorti une boîte. Sur la table j'ai alors déballé des produits d'hygiène, des serviettes à usage unique et du produit désinfectant. « Donne » lui ai-je dit en indiquant ses mains. Elle me les confia et tout le temps qu'il m'a fallu pour la décroquer, elle me scruta. Non pas d'un regard inquiet ni sauvage. Mais d'un regard apaisant et apaisé. Elle tourna la tête pour regarder par la fenêtre. Je me suis autorisé à la regarder. Un rayon de soleil couchant frappa son visage. Je me suis même arrêté de nettoyer ses mains. Elle le sentit et tourna la tête vers moi, plantant deux yeux noirs et étincelants. Elle souriait. « Je pense que nous devrions nous laver, a-t-elle dit.

- Il y a une baignoire. L'eau passe et paraît potable. Je l'ai testée, elle l'est.

- Tu l'as... testée ?

- J'ai chopé un kit dans une pharmacie. Tu testes l'eau avec une languette. Quand tu la trempe dans le produit fourni par la boîte et selon la couleur que la languette prend, ça te dit si c'est bon.

- Tu es un genre de maniaque ?

- Je ne prends pas de risques. Je te parlerais de Bob. C'est à te laisser songeur.

- Pour dire la vérité, je suis assez maniaque. Tu n'as jamais rencontré de Savana ?

- Je m'en rappellerais. Toujours est-il qu'on peut faire chauffer le maximum d'eau. Le gaz fonctionne encore, autant en profiter.

- C'est que...

- La porte a un verrou.

- Vendu ! »

Je l'ai laissée ensuite, m'afférant à préparer les casseroles des anciens propriétaires d'eau à faire bouillir. Cela m'avait pris plus de temps que voulu mais après avoir rempli la baignoire à moitié d'eau, le jour était parti. Rosa avait fermé les fenêtres, le froid commençant à se faire sentir. « Tu peux aller te laver si tu veux.

- Et toi ?

- Je le ferais après.

- Tu es sûr ? L'eau aura refroidi.

- Tant pis, honneur aux dames.

- Je ferai vite... »

Elle prit un sac et se dirigea vers la salle de bain. À l'embrasement de la porte elle fit un arrêt et tournant la tête vers moi « ou tu n'as qu'à venir... ».

Elle disparut ensuite. J'étais comme penaud. Que devais-je faire ? La rejoindre et me battre contre l'envie ? Ou attendre sagement qu'elle ait fini. « Tu te décides ? » a-t-elle dit. Comme le coup de feu d'un départ de course, j'ai pris mon sac de change et je me suis engouffré dans la salle de bain.

J'en ai connu des petites salles de bain. Mais celle là, elle était réellement petite. Ou bien étais-ce la proximité de Rosa, nue, qui rendait la distance trop courte ? Elle me regardait d'un air amusé, consciente de son effet. Et à raison. Son corps était sublime. Marqué de quelques cicatrices, la propreté y régnait globalement. Sa poitrine était fournie de petits seins ronds. La teinte de ses mamelons était sombre, plus encore que la couleur de sa peau. Son corps était harmonieux. Même son intimité, décorée d'une toise entretenue, avait quelque chose qui forçait l'admiration. Comme si son corps entier, en ces temps apocalyptiques, représentait une œuvre d'art, un vestige de notre civilisation. Ou bien était-ce le désir de la voir qui me rendait si attiré ? « Dépêche-toi ». Je réprimais un frisson avant de procéder à mon dévêtissement. Il n'y avait plus rien de vraiment beau à regarder et, cependant, elle me tendit la main. Je la pris et d'un geste, me tirant vers elle, m'enlaça et m'embrassa. Sans un mot, je l'ai laissée prendre les rênes, me délectant de ses baisers. Ce soir là, quand nous étions dans la baignoire fumante d'eau chaude, lorsque son corps sur le mien, me chevauchant et me dardant ses deux globes mammaires au dessus de moi, accompagnés de souffle de plaisir, je me suis senti comme un mort qui se prélassait à l'air libre. Apaisé.

Nous avons mangé ensuite. Et nous avons parlé. Et nous avons bu. Je pense que nous étions faits pour nous rencontrer. Rosa me ressemblait en de nombreux points. Et l'hygiène en fait parti. Après cette longue soirée, lorsque nous nous sommes rejoints dans le lit, dans des draps propres trouvés dans l'armoire de la chambre, lorsqu'elle s'allongea sur moi, sa tête

sous la mienne, que ses bras se sont enroulés autour de moi, que son souffle chaud me frappait la poitrine, c'était comme si j'avais toujours connu Rosa. Nous avons de nouveau fait l'amour cette nuit là. Entre discussion sur l'oreiller, famine nocturne et tendresse, nous n'avons jamais arrêté de faire l'amour.

La route paraît moins longue quand une personne comme Rosa vous accompagne. Et la vie beaucoup moins insupportable. Insupportable en quoi d'ailleurs ? De vivre entouré de ruines, de concentration de maladies et, surtout, de morts ? Des morts ou des gens extrêmement malades. Toujours est-il que quand on trouve quelqu'un de sain, on est capable de l'aimer et de vivre avec. Mais une personne malade à crever, on se doit de l'ignorer. Ou de la tuer. Définitivement.

Mais que sait-on sur le virus Z ?

Remerciement :

Merci d'avoir lu Cet épisode ! J'espère qu'elle vous a plu. J'ai pris beaucoup de plaisir à l'écrire. N'hésitez pas à venir sur FreeLizard.fr pour télécharger gratuitement d'autres œuvres.

Merci à tous ceux qui me soutiennent, à ceux qui me lisent ou même aux visiteurs curieux.

À bientôt.

Lionel Lhotte